

A LA RECHERCHE DE L'IDÉAL



I
L'ecceptrique John Moneghay, qui avait, pendant toute sa vie, rêvé une beauté idéale, fut frappé comme un coup de foudre d'un portrait de femme qui correspondait à toutes ses aspirations.

II
Après l'avoir vainement cherchée, cette femme en Europe, il passa en Turquie,

III
parcourut les plaines de l'Ouest américain,

IV
se rendit au pays des Esquimaux,

Sans répondre, elle l'introduisit dans la chambre où se trouvait son père. Le lit où il se reposait était placé en face de la porte. En entendant des pas, le malade s'était soulevé. Le jeune homme et lui se trouvèrent face à face.

Un cri s'échappa à Francian.
"Monsieur de Morigny ! Le marquis de Morigny !"

—Vous vous souvenez de moi ? demanda le marquis.

—Je me souviens de vous avoir vu dans les rangs de nos ennemis ! dit hardiment le jeune homme.

—Je puis en dire autant de vous, monsieur ! s'écria le marquis.

La jeune femme s'élança vers lui.

"Mon père, dit-elle fermement, j'ai fait appel à la loyauté, à la générosité du citoyen Francian, en lequel j'ai toute confiance. Le moment me semble donc bien mal choisi pour de tels mots !"

Le marquis grommela quelque chose qui pouvait passer pour une excuse.

"Laissons cela, dit brusquement le sergent, je vous ai promis mon aide... et je tiens toujours mes promesses !"

—Vous êtes le plus loyal cœur que je connaisse, fit doucement la jeune femme. Je n'ai d'espoir qu'en vous ! Si vous ne nous venez pas en aide, nous sommes perdus !

—Perdus ? êtes-vous donc dénoncés ?

—Oui ! depuis l'assaut de La Rochelle, où mon père a reçu cette blessure à l'épaule, qui ne s'est pas encore fermée, nous sommes traqués, poursuivis ! sa tête est mise à prix !

—C'est qu'en effet M. de Morigny est un ardent vendéen, un ennemi acharné de la République, murmura Francian.

—Par quel miracle avons-nous pu nous réfugier ici, et n'y être pas découverts... je ne sais ! Mais je sais par les feuilles que Lesage a remplacé l'ancien comme dictateur, et Lesage hait mon père ! Il me hait, moi qui ai refusé de devenir sa femme ! Chaque jour le danger se rapproche ; chaque jour je puis être séparée de mon père, auquel mes soins sont si nécessaires ! Francian, si vous avez pour Hélène de Brétigny un peu de l'affection que vous offriez à Cathelinette Moreau, sauvez-nous !

—Hélène de Brétigny ! vous êtes...

—Je suis la femme du comte Henri de Brétigny, qui nous attend en Angleterre...

—Mariée !

Ce mot fut-il dit ou simplement pensé par le jeune homme, il n'en sut rien, mais il lui sembla que son cœur se déchirait.

"Ce que vous me demandez, dit-il presque sévère, c'est de vous aider à fuir, vous qui avez combattu contre les miens ! c'est de manquer

à mon honneur de soldat, à la foi jurée à mon pays !...

—Pardié, non ! s'écria le marquis ; si vous nous aidez à nous mettre en sûreté, ce que j'ai désiré, je vous le jure, bien plus pour Hélène que pour moi, je vous donne ma parole et j'engage celle de mon gendre, le comte Henri de Brétigny, de ne jamais combattre contre vous et vos camarades ! Cela serait lâcheté ; et l'on n'est pas lâche chez nous, vous savez, monsieur Francian !"

Le soldat hésitait encore, la jeune femme se tourna vers lui.

"Mon ami..." murmura-t-elle.

Il la regarda longuement, comme on regarde ceux que l'on ne reverra plus et dont on veut garder l'image au fond de son cœur.

"Ne perdons pas de temps, dit-il brièvement ; ce qu'il faut faire, je vais vous le dire."

Le surlendemain, le sergent installait confortablement, dans une confortable carriole appartenant à l'oncle Bernard, d'abord le citoyen Moreau, que les fièvres qui ne le quittaient guère avaient obligé à se faire porter dans la voiture, ensuite Cathelinette, bien enveloppée dans sa grande mante à capuchon. Francian conduisait la carriole.

"C'est tout simple, avait dit Bernard aux voisins ; puisqu'il me fallait aller jusqu'à Rennes avec les toiles et les draps que j'y dois vendre en foire, et que ces braves gens s'en retournent chez eux, à Friouze, à deux lieues de là, il est tout simple que je leur prête la carriole.

—Et il est tout simple aussi que votre neveu fasse la conduite, histoire de causer pendant la route à la petite citoyenne ! avaient répondu les voisins en riant.

—Pardié ! avait fait le bonhomme en riant aussi.

Lorsque Francian revint à Angers, trois jours plus tard, les marchandises avaient été remises à qui de droit, pour la vente en foire. Mais les voyageurs avaient quitté Granville ; Granville, où une petite barque, dirigée par le comte de Brétigny et deux hommes sûrs, les attendait. Les fugitifs étaient maintenant en sûreté sur les côtes d'Angleterre. Lesage, qui ne fit que passer à la dictature, n'eut pas le temps de penser à cette disparition.

Le soir même de sa rentrée à Angers, le soldat Francian recevait l'ordre de rejoindre.

Un matin d'avril 1802, un joli soleil se levait sur la ville d'Angers. Un soleil pimpant, perçant les brumes matinales, accrochait ses rayons tantôt sur un clocher d'église, tantôt au faite d'une maison, tantôt au haut d'un arbre. Dans la rue de la Fontaine, près du Vieux-Marché, que le soleil faisait bien éclatante à droite, bien sombre à gauche, deux personnes marchaient vivement, malgré l'heure peu avancée de la journée. C'était un homme et une femme, tous deux beaux, tous deux dans l'épanouissement robuste de la trentième année. A leur mise et à leur allure, on reconnaissait qu'ils faisaient partie de cette noblesse émigrée pendant la Terreur et à laquelle le Premier Consul avait ouvert toutes grandes les portes de la France.

La jeune femme marchait un peu en avant. Arrivée en face de la fontaine, elle poussa une exclamation de surprise et de désappointement.

"La boutique de Bernard est fermée ! l'enseigne n'y est plus ! dit-elle en se tournant vers son compagnon.

—Il faut s'informer dans le voisinage, ma chère Hélène, dit vivement celui-ci ; peut-être ce Bernard n'a-t-il fait que changer de demeure.

—Vous demandez, citoyenne ? fit l'épicier en face, qui, du seuil de sa porte, regardait les deux étrangers. Vous demandez le citoyen Bernard ? Le brave homme s'est retiré des affaires ; il est allé vivre je ne sais où, depuis le chagrin qu'il a enduré...

—Le chagrin ? quel chagrin ?

—Depuis la mort de son neveu Francian, mort à Fleurus, de la mort des braves.

—Mort ! s'écrièrent M. et Mme de Brétigny.

Hélène jeta un coup d'œil autour d'elle ; sur la croisée autrefois garnie de giroflées et de verveines, sur la fontaine aux délicates ciselures, sur la vieille pompe que le pauvre sergent manœuvrait avec tant d'ardeur en admirant la jolie Cathelinette ; et deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues.

"Pauvre Francian ! murmura-t-elle ; pauvre Francian !

Georges GRAND.

Propos de cercle :

—Où en est donc votre procès avec ce sacrifiant de Z... qui vous a volé trois cent mille francs ?

—Tout est arrangé... Il épouse ma fille.

Entre bohèmes :

—Tu as du talent, j'en conviens ; mais qu'est-ce que cela te rapporte ?

—Hélas ! rien ! Et, pourtant, j'ai le feu sacré.

—Oui, mais c'est un feu qui ne produit point de braise.



V
fit le tour de l'Afrique,



VI
finît par trouver l'artiste qui l'avait fait poser comme modèle,



VII
et qui la lui présenta.